

La perversion des liens psychosociaux

M. Hurni et G. Stoll

« Partout où des hommes se rassemblent, que ce soit dans la sphère privée ou sociale ou publico-politique, un espace se crée qui les rassemble et qui simultanément les sépare. (...), et c'est dans cet espace intermédiaire que se jouent toutes les affaires humaines. »

(Hannah Arendt¹)

A) Introduction

Il y a longtemps que les écrivains utopistes comme Zamiatine, Huxley, Orwell ou, dans une certaine mesure Kafka, avaient compris que si une menace pèse sur notre futur, elle ne réside pas tant dans un développement technique forcené et spectaculaire que dans l'altération, la *manipulation* et la *perversion des rapports humains*, souvent bien plus insidieuses. À cet égard, voici la description apocalyptique, mais aussi magistrale, que nous en proposait George Orwell. Cet extrait se situe à un moment clé de son livre *1984* (²), lorsque O' Brien, constatant que Winston résiste à ses tortures, lui dévoile, en rage, les véritables finalités du programme politique de Big Brother :

« Le pouvoir (...) de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble ensuite sous de nouvelles formes que l'on a choisies. Commencez-vous à voir quel monde nous créons ? C'est exactement à l'opposé des stupides utopies hédonistes qu'avaient imaginées les anciens réformateurs. Un monde de crainte, de trahison, de tourment. (...) Dans notre monde, il n'y aura pas d'autre émotion que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste, tout.

Nous écrasons déjà les habitudes de pensée qui ont survécu à la Révolution. Nous avons coupé les liens entre l'enfant et les parents, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme. Personne n'ose plus se fier à une femme, un enfant ou un ami. Mais plus tard, il n'y aura ni femme ni ami ».

Ces romanciers furent précédés d'auteurs moins imaginatifs, mais tout aussi attentifs et préoccupés des détériorations possibles du lien interhumain, tel Alexis de Tocqueville, véritable visionnaire qui, dès 1835, décrivait une évolution plus séductrice, mais peut-être encore plus perverse, dont l'actualité nous saute aussi aux yeux :

« Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine : quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste une famille, on peut dire du moins qu'il n'a pas de patrie.

Au dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, prévoyant et

doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrémédiablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leur succession, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? (3)

Ces visions sont effrayantes et, heureusement, nous n'en sommes pas (encore ?) là. Pour autant, pouvons-nous les écarter avec désinvolture ? Bien des signes que notre environnement nous livre chaque jour nous en dissuadent. Mais, quels signes au juste ? Et des signes de quelle pathologie sociale précisément ? Bien des sociologues, philosophes ou politiciens s'emploient à les cerner avec assiduité, mais aussi avec embarras ; jamais, nous semble-t-il, une civilisation n'a été aussi difficile à déchiffrer que notre société occidentale, composite, multiple, changeante, livrée à la mode comme aux théories socio-politiques les plus fantaisistes.

Dans ce tumulte d'idées, la psychanalyse peut-elle nous apporter des outils de compréhension – sinon d'intervention ? Jusqu'à peu, on pouvait en douter. Les travaux considérables de Freud dans ce domaine ont été massivement délaissés par ses successeurs qui se sont le plus souvent repliés dans l'exercice un peu frileux d'une cure individuelle consacrée surtout à des patients névrosés. Progressivement pourtant, se firent jour des intérêts pour les liens, actuels et passés, de l'individu à ses proches. On pense aux thérapies dites familiales ou systémistes, avec des notions aussi importantes que le double lien, la disqualification ou les transactions psychotiques, aux psychosociologues institutionnels issus de la mouvance des années 68 ou aux psychanalystes de groupe, comme Foulkes qui écrivait ceci :

« Il y a longtemps maintenant que je considère le patient que je rencontre essentiellement comme le maillon d'une longue chaîne, dans un réseau d'interactions qui est le lieu réel du processus à l'origine à la fois du mal et de la cure ». Et, plus loin: « En effet, le discours de chaque sujet (...) charrie les constructions phantasmiques des groupes sociaux auxquels il appartient, de même que ses propres souvenirs, inhibitions et répétitions. Le discours est donc traversé par l'imaginaire social (...) En s'attaquant au discours des « malades », l'analyste a affaire non seulement à l'expression d'une souffrance individuelle, mais également à l'expression d'une souffrance sociale ».(4)

On peut également citer les observations de René Kaes dans ce même sens :

« Nous percevons aujourd'hui plus précisément que la structure psychique d'un sujet, sa souffrance et son aliénation ne peuvent, dans certains cas, être comprises, analysées et soulagées que de les rapporter et de les articuler aux fonctions ou aux valeurs qu'elles ont prises, et qu'elles continuent de prendre pour un (ou plusieurs) autre(s) sujet(s), comme lui partie prenante et partie constituante d'un ensemble transsubjectif ».

D'autres facteurs encore poussèrent les analystes dans cette direction, comme la confrontation à des patients de plus en plus gravement perturbés et dont le fonctionnement mental s'avère, lui, contrairement aux névrosés, largement tributaire des liens avec leurs proches, liens que ces patients à la fois subissent et manipulent. C'est par exemple ce qui avait frappé E. Jacobson concernant les psychoses :

«*Le fond de toute position psychotique est de transfigurer le monde réel des objets, mais en l'utilisant vraiment, afin de trouver une solution externe aux conflits internes.*»⁽⁵⁾

Mais il a fallu attendre des avancées significatives dans la compréhension de la *perversion* pour que certains liens particulièrement pathologiques entre l'individu, sa famille et la société puissent être mieux compris. Il est intéressant à cet égard, de noter que la majorité des auteurs ayant travaillé sur le thème des perversions ont également élargi le champ de leurs réflexions à la société. On trouve cet intérêt chez des auteurs aussi divers que Masud Khan, Paul-Laurent Assoun, Donald Meltzer ou Janine Chasseguet-Smirgel. Le premier, Masud Khan, nous décrit avec brio cette nécessité impérative propre au pervers d'*extérioriser* ses pulsions :

«*De même que le névrosé vit par ses fantasmes (conscients et inconscients), le pervers vit par ses actions. Cette nécessité intérieure d'agir rend impérative au pervers l'utilisation de la volonté et du pouvoir. L'énergie psychique utilisée pour la prise de conscience de soi est mobilisée chez le pervers dans sa volonté de maîtrise de l'objet, de son objet. **Le pervers ne se connaît qu'au travers de l'actualisation de ses intentions par la victime** *. C'est là ce qui fait la pauvreté essentielle de son expérience. Ce qui est essentiel pour lui n'arrive qu'à l'autre, n'est éprouvé que par l'autre. Le pervers demeure le spectateur des actions accomplies par l'intermédiaire de l'autre*»⁽⁶⁾

Nous reviendrons sur cette observation capitale.

Paul Laurent Assoun va également dans ce sens lorsqu'il écrit:

«*Cela témoigne que le fantasme masochiste est éminemment pragmatique, exigeant de passer sur la scène du monde. Il réalise sa théâtralité, et trouve les acteurs prêts à endosser le rôle: la pensée masochiste ne tolère guère l'intériorisation névrotique, elle est "pensée du dehors".* »⁽⁷⁾

Donald Meltzer définit, lui, la tyrannie comme une *perversion sociale* ⁽⁸⁾.

Janine Chasseguet-Smirgel a publié en 1968, en plein tumulte idéologique, un écrit courageux sur les mouvements de « Mai 68 » ; ailleurs elle a établi certains parallèles sur la montée du nazisme et l'effervescence de productions artistiques perverses, notamment cinématographiques.

On retrouve encore un intérêt semblable dans un numéro spécial international édité par la Revue de Psychanalyse de l'Association Psychanalytique d'Argentine en 2000 intitulé *La violence et la perversité*. Pratiquement tous les auteurs articulent leur pensée avec certaines réalités sociales préoccupantes qu'ils analysent à la lumière de la perversion (narcotraficants, corruption, télévision, 1984, l'exclusion sociale etc.). Guillermo Caravajal par exemple ⁽⁹⁾ montre l'existence d'un modèle d'éducation corrompue qui provient – dans notre culture – de l'adoption d'un paradigme pervers de comportement. Celui-ci, souligne-t-il, s'est installé comme une sorte de fonctionnement mental par voie des *medias* (nous y reviendrons). Il relève aussi l'*aveuglement* de la société – particulièrement des adultes [†] – face à tout ce qui est de l'ordre de la perversion sociale.

Otto Kernberg, sur les traces de Kafka, s'interroge sur l'évolution paranoïaque de certaines institutions ou catégories sociales comme la bureaucratie ⁽¹⁰⁾. Dans un autre domaine, Gérard Bonnet, auteur de plusieurs ouvrages de référence sur la perversion, a publié un livre impor-

* Souligné par nous

† psychanalystes compris, ajouterions-nous.

tant sur la pornographie omniprésente et son impact sur la vie ordinaire, particulièrement des jeunes. ⁽¹¹⁾

Mais c'est à Racamier que nous devons l'exploration la plus poussée de tous les mécanismes qui permettent aux personnalités qu'on peut qualifier de perverses d'injecter leur pathologie dans le psychisme des autres, de les manipuler et, finalement, de les pervertir. On sait qu'il a consacré toutes ses dernières années à leur étude minutieuse. Une grande partie des concepts qu'il a forgés et décrits dans son *Cortège Conceptuel* ⁽¹²⁾, porte sur ces mécanismes d'externalisation. Ils décrivent comment des deuils peuvent être expulsés chez les autres, comment des angoisses peuvent être injectées, comment des désirs peuvent être implantés puis manipulés, pour le plus grand malheur de celui qui s'en voit ainsi chargé. On peut considérer que tous ces fonctionnements s'organisent en définitive autour de deux concepts principaux : celui de *perversion narcissique* et celui d'*incestualité*. Si la perversion narcissique peut être condensée à l'idée de l'appropriation de la vie d'autrui pour son bénéfice personnel ⁽¹³⁾, la notion d'incestualité est plus complexe. Rappelons-en quelques caractéristiques : elle est ce « registre » de relations qui « porte l'empreinte de l'inceste non fantasmé ». Loin d'être une forme d'inceste « adouci » (?), elle constitue au contraire une forme particulièrement pernicieuse d'agression psychique silencieuse. « L'interdit de penser y remplace l'interdit de l'inceste » nous dit Racamier, amenant les protagonistes ainsi « décervelés » à vivre selon un régime d'agissement forcené et constant. Cet inceste pourra parfois avoir été effectivement consommé, mais le plus souvent on le trouve masqué et dilué au sein de multiples mises en acte sous forme d'*équivalents incestuels*. Dénier des différences, particulièrement de génération, mais aussi de toutes les autres, y compris des êtres entre eux, séduction voilant (mal) un terrorisme psychique, manipulation et autres *actions psychiques*, y permettent d'asseoir les liens d'emprise et de domination. Un « surantimoi » (excitant et légitimant le sadisme) y remplace le surmoi. Les conflits ne sont pas élaborés à l'intérieur de soi, mais sont exportés chez les autres à la faveur d'un rapprochement forcé que Racamier appelle l'« engrenement ». L'espace transitionnel s'y trouve aboli.

Nos propres recherches nous ont amenés à poursuivre ces élaborations. Nous nous sommes récemment efforcés de distinguer au sein de ces dynamiques, ce qui revient à la psychose de ce qui relève de la perversion ^(14,15), les deux thèmes se trouvant toujours étroitement associés. (On pourrait en prendre pour exemple celui de l'exhibitionniste qui souffre d'un doute délirant concernant l'existence ou non de son pénis. En l'exhibant, l'effroi qu'il va provoquer va paradoxalement le rassurer sur cette existence ; puis, cette réassurance va se transformer en jouissance qui écartera à tout jamais l'angoisse originelle). Dans cette perspective, on pourrait envisager la perversion comme un *délire agi à l'extérieur, avec plaisir*.

Il nous apparaît que cette pathologie ainsi exportée dans le tissu social est donc à la fois *psychotique* et *pervers*. Du premier registre, nous retiendrons ses *qualités* d'intransigeance, d'opiniâtreté, de rigidité, de résistance à la persuasion ou à l'argumentation, tous aspects typiques des idées délirantes. Au second registre appartiennent les *moyens* mis en oeuvre et leur *finalité* qu'on peut résumer à l'abaissement de l'être humain jusqu'à sa déshumanisation. Les deux pathologies se conjuguent dans cette nécessité agissante dans laquelle le pervers se révèle un véritable virtuose. Cette combinaison de pathologies avait d'ailleurs aussi frappé Racamier qui l'avait approchée dans un saisissant article sur l'agissement, paru peu après sa mort :

L'agissement tel que je viens de le décrire, (...) quel est son contexte ? On pourrait placer toute la pathologie non névrotique dans la clinique de l'agir. En son coeur, elle me semble cependant participer d'une pathologie complexe, mixte et intriquée; pas tout à

*fait perverse, mais presque; pas tout à fait psychotique, mais presque. Bref, il relève principalement de ce que j'appellerai volontiers une **pathologie du quatrième type****. ⁽¹⁶⁾

Dans notre expérience, nous constatons qu'un grand nombre de ces agissements est effectué sous la bannière d'une théorie, qui se donne souvent même des prétentions d'idéologie (par exemple, on pense aux pères incestueux qui revendiquent leurs forfaits derrière des allégations d'éducation sexuelle ou de libération sexuelle). Dans ce sens, on ne peut qu'être ébahi de la capacité de certains pervers à se poser en « guides » spirituels ou politiques, voire psychanalytiques, avec un aplomb et une sérénité qui est le complément exact de ce que recherche de son côté le névrosé culpabilisé et inquiet. En outre, ce névrosé va souvent être *préparé* à cette manipulation par le pervers qui s'emploiera à le rendre particulièrement déboussolé ou anxieux avant de lui proposer ses solutions perverses à lui, ce qu'a judicieusement décrit Alberto Eiguer ⁽¹⁷⁾. Une telle dynamique nous semble à l'œuvre aujourd'hui dans bon nombre de situations « macro-sociales ».

L'« idéologie », dont se targuent ces manœuvres, n'en est pas véritablement une ; elle n'est que l'un des artifices utilisés par le pervers pour légitimer ses manipulations et pour paralyser l'entendement et les capacités de réaction de ses victimes. Cet aspect « factice » la rapproche évidemment du concept de fétiche (qui a la même origine) et qui aurait ici la fonction de se proposer en tant que solution perverse aux angoisses de castration, ou angoisses catastrophiques, *préalablement suscitées*. C'est peut-être dans cette perspective de fétiche, « vide » et inanimé, que l'on peut comprendre l'inanité consternante de nombreuses théories sociales perverses. Loin de les desservir, elle signe au contraire l'aspect pervers qui va précisément séduire les névrosés. Ces doctrines si stupides sont aisément décelables et critiquables dans les sectes. Elles le sont moins lorsqu'elles touchent à un peuple tout entier – si ce n'est bien plus tard, lorsque le régime en question a imploré, par exemple.

En fait, derrière leurs prétentions intellectuelles, ces théories perverses sont non seulement ineptes, mais surtout éminemment *paradoxaux* (on pense au fameux « Il est interdit d'interdire » de Mai 68 par exemple). Jean-Pierre Caillot met cet aspect en relation avec un *fantasme-non-fantasme* qui serait à leur source. On sait que le paradoxe est l'une des caractéristiques majeures de cette formation psychique encore passablement mystérieuse que Racamier postulait chez les personnalités perverses en lieu et place du fantasme normal. On imagine en tout cas aisément que ces injections de paradoxes puissent rendre fous non seulement des « patients désignés » au sein de leur famille, mais des populations entières et surtout les rendre très agissantes. Comme dans les familles, ces agissements auront la double caractéristique d'être à la fois très visibles, et même souvent patents, mais aussi, simultanément, insaisissables et indiscutables.

B) La perversion des liens sociaux

À ce point de notre réflexion, il nous semble nécessaire d'aborder plus précisément quels sont les signes de cette perversion sociale que nous percevons, particulièrement dans notre société contemporaine. Mais, au préalable, quelques précautions oratoires s'imposent. L'approche et la description des *perversions conjugales et familiales* comportaient déjà des difficultés notables. Nous gardons pour notre part le souvenir de contestations passionnelles qui allaient même jusqu'à nous dénier la légitimité de l'usage du mot « pervers » assimilé à une insulte proférée par des thérapeutes en mal de contrôle de leur contre-transfert. Progressivement tou-

* Souligné par nous

tefois, la valeur de concepts comme ceux de perversion ou d'incestualité s'est imposée et il nous semble même aujourd'hui voir poindre un usage presque abusif du mot pervers, mis à toutes les sauces - voire même parfois exalté.

L'approche des *perversions sociales*, surtout si elles traitent de nos sociétés modernes, dans lesquelles nous vivons, est, elle, d'une autre envergure et implique d'autres écueils, peut-être plus redoutables encore. Ainsi par exemple le fait que ces observations ne concernent pas un individu ou un groupe déterminé analysable de l'extérieur mais au contraire nous impliquent tous. Il va de soi que nous ne bénéficions pas pour une telle étude d'une distance favorable à l'objectivité. C'est ce qu'avait déjà observé Janine Puget, lorsqu'elle s'intéressait à la violence d'Etat :

« *Patients et analystes sont immergés dans le même contexte social ; ils sont exposés aux mêmes peurs et aux mêmes difficultés de prévoir les événements.* »¹⁸

Nous avons remarqué que les idées critiques émises sur la société ambiante suscitaient des réactions très vives, dans la mesure où elle touchent tout un chacun dans sa vie quotidienne, et peut-être dans certains secteurs de son fonctionnement qu'il ne tient justement pas à voir examiné de trop près.

En ce qui concerne la méthode que nous utilisons ici, elle se veut similaire à l'approche clinique qui nous est familière, en ceci qu'elle délaisse les grands événements bruyants pour privilégier l'analyse de certains petits faits sociaux, plus discrets, parfois même minimes, mais qui nous semblent témoigner d'une forme de dynamique (pervers) plus générale.

Nous nous attacherons dans cet article aux signes d'une perversion de la sexualité contemporaine – ou, autrement dit, à ce que nous percevons comme une dynamique incestuelle élargie au niveau de toute la société. Nous nous réservons d'étudier ailleurs d'autres atteintes au lien social, plus franchement délirantes, qui évoquent le risque d'une *évolution paranoïaque* de la société. Les deux sont malheureusement loin d'être incompatibles.

1) Perversion des liens sexuels : l'incestualité sociale.

Depuis l'aube de l'humanité, l'activité sexuelle est certainement le comportement qui a donné lieu au plus grand nombre de régulations et de codes. On songe bien sûr à l'interdit de l'inceste, fondateur de toute civilisation, mais aussi aux innombrables règles qui scandent la vie sexuelle tout au long de la vie, depuis le nouveau-né à la personne âgée, en passant par les adolescents et les adultes. Les codes du mariage, du divorce et ceux qui concernent la procréation sont aussi divers et variés qu'il existe de cultures. Ces règles, toujours très fournies, sont l'objet d'infinies transformations et combinaisons qui correspondent, transposées au niveau collectif, aux opérations décrites par Freud concernant l'appareil psychique individuel, notamment au déplacement, au refoulement, à la symbolisation et la sublimation, le tout formant une bonne part de la culture. C'est dire à quel point ce tissu psychosocial est précieux non seulement en tant que tel mais aussi en tant qu'*organisateur* de toute vie en groupe. En effet, ces règles ou ces lois (inceste, exogamie) drainent, canalisent, au prix évidemment de certaines frustrations, une énergie pulsionnelle libidinale qui, sans elles, s'exercerait à l'état brut, en premier lieu au détriment des plus faibles. (Le surmoi « défend » dit-on, en jouant sur les deux sens de ce mot. Il en va de même du surmoi social.) C'est ce que dit, beaucoup mieux, Eugène Enriquez dans « De la horde à l'Etat » :

« *La question de l'Œdipe n'est plus une question posée au développement de la psyché individuelle, elle est la question décisive à laquelle doit répondre tout le corps social*

pour parvenir à l'état de culture, c'est à dire pour vivre dans des rapports stabilisés et symbolisés. »

Et il poursuit avec un point que nous allons développer :

« La seule réponse envisageable consiste en l'édification d'un interdit, en la construction d'une instance refoulante. La civilisation naît avec et de par le refoulement ». (19)

Ces affirmations ne sont pas emphatiques. Ces mécanismes psychologiques de régulation des échanges entre les êtres sont effectivement essentiels à toute civilisation. De leur qualité va dépendre, pour une bonne part, la qualité de vie des membres de ce groupe. Et ce sont bien ces dispositifs relationnels qui nous paraissent aujourd'hui clairement menacés, non par une simple évolution des mœurs, mais par des courants organisés, qu'on peut qualifier d'idéologiquement pervers.

Si l'on adopte le point de vue qui veut que la perversion soit une sorte d'inverse de la névrose, nous pouvons en inférer que l'influence perverse va s'en prendre à tout ce qui constitue cette structure. Nous allons l'analyser selon quelques points essentiels du complexe d'Œdipe (les fantasmes originaires, particulièrement la *scène primitive* et la *castration*, le *refoulement*, le *surmoi* et la *symbolisation*), tous en ligne de mire des visées pervertissantes.

1) La scène primitive

On sait la rencontre sexuelle des parents source pour l'enfant de sentiments très intenses et de nombreux fantasmes. Nous avons décrit, au sein des familles incestuelles, comment ce fantasme originaire se trouvait saccagé : l'enfant y était considéré comme auto-engendré, en quelque sorte né de sa propre initiative ; ou bien, il était le fruit d'une relation *véritablement* sadique (et non fantasmatiquement) ; la sexualité du couple n'était pas intime, interdite à tout autre, mais au contraire était largement dispensée à toutes sortes de « spectateurs obligés », les enfants au premier chef, au travers de confidences abusives, voire d'implications directes comme dans l'inceste. Cette forme d'exhibition équivalait d'ailleurs aussi à un viol, un viol même *constant* que subissaient ces enfants et qui, bien entendu, anéantissait ou rendait improbable toute émergence en eux d'un désir sexuel personnel.

Ce *saccage de l'intimité* (22) nous semble être aisément perceptible aujourd'hui autour de nous à grande échelle. Les télévisions et radios débordent de confidences et autres témoignages sur des sujets de plus en plus personnels, voire scabreux, en tout cas du registre normalement strictement intime. Le mot d'« extimité » a même été inventé pour traduire le paradoxe de ces confessions à la fois intimes et publiques. Il convient à ce sujet de souligner un point capital : toutes les attaques que nous allons décrire sont *paradoxaes* et c'est d'ailleurs dans cette paradoxalité que réside un élément essentiel du mode d'action psychique de la perversion sociale. L'un de ses effets, et non des moindres, est de paralyser la fonction critique de ceux qui y sont soumis (ce que nous décelons dans l'inertie des réactions de ceux dont on attendrait des prises de positions fermes).

Nous avons relevé une autre stratégie insidieuse qui pourrait être appelée la « *désymbolisation* » de la sexualité, autrement dit, le fait de la considérer en la vidant de tout son contenu symbolique, en ne prenant en compte que ses aspects concrets et fonctionnels, en la désinsérant, en la désolidarisant en quelque sorte, de son tissu psychique ou culturel. Ce processus est proche de ce que Racamier appelait l'*inanisation* (anéantissement de tout ce qui serait de l'ordre du sens). En fait, il représente une forme de violence considérable infligée au psychisme de tout un chacun, qui y anéantit la vie fantasmatique, en ne proposant qu'une dimen-

sion concrète de la vie. En outre, cette désymbolisation compromet toute éthique car, comme l'a montré Janine Chasseguet, « la capacité de symbolisation est constitutive de la morale »⁽³⁴⁾, dans la possibilité donnée aux pulsions de s'écarter de leur objet primitif ; elle l'illustre avec le sacrifice d'Isaac symbolisé par celui d'un animal, puis par de simples offrandes.

On ne s'étonnera donc pas que, sous cet angle, la sexualité soit considérée et proposée par divers instigateurs pervers comme une activité *très simple*, ne suscitant pas l'ombre d'un trouble intérieur. C'est bien ainsi qu'elle apparaît jour après jour dans une multitude de journaux, si on se limite à considérer la presse. Ainsi un quotidien régional relate-t-il incidemment l'ouverture d'une *maison d'échangisme* dans l'ancien hôtel d'un petit village, photo de l'établissement et du maire à l'appui, comme une chance pour l'économie locale, au même titre que si on y avait installé une entreprise d'informatique. On voit là une activité perverse délibérément présentée (par le maire et par le journaliste) comme anodine. Ce message paradoxal associe étroitement une excitation (voyeuriste) à un déni (ce n'est rien de particulier). Nous avons relevé de telles conduites dans les familles incestuelles, où par exemple les parents se promenaient fréquemment nus devant leurs enfants ou entraient dans la salle de bains où leur fille prenait sa douche, en déniaient toute connotation sexuelle à leur comportement. Nous l'avons nommé le « *paradoxe de la sexualité désérotisée* (et omniprésente) », stratégie qui participait à la déprédation de la sexualité de l'enfant qui y perdait tout repère sur son intimité et qui finissait souvent par manifester un comportement sexuel précoce, désinhibé et privilégiant la promiscuité.

Dans l'article évoqué, cette *transgression organisée, contractuelle*, de la fidélité conjugale n'était aucunement mentionnée en tant que telle, mais ramenée à une activité quelconque. Nous y voyons aussi une façon de *saccage du fantasme de la scène primitive*, les partenaires des rapports sexuels y étant déclarés multiples, interchangeables, permutables. Ceci peut être vu comme une sorte d'idéologie perverse présentée comme normale et bénéficiant pour cela du crédit accordé généralement à l'écrit ; en outre, mine de rien, elle se voyait diffusée à la population de toute une région.

Cet exemple pourrait être multiplié à l'envi : un autre article annonçait exactement sur le même mode l'ouverture d'un sex-shop avec garderie attenante, dans l'enceinte d'un supermarché. Nos journaux ordinaires – peut-être les français aussi – abondent de « petites annonces » érotiques, de plus en plus explicites sur les fantasmes pervers qu'elles proposent de satisfaire. Dans un hebdomadaire suisse, un long reportage était récemment consacré aux revendications d'hommes prostitués, de s'appeler « Sex-workers » (« travailleurs du sexe ») et de pouvoir être syndiqués par rapport à un travail qu'ils exigeaient considéré « comme s'ils commercialisaient un service bancaire ou une séance de yoga ». La force de ce décervelage par la banalisation et le déni des différences entre un travail normal et celui d'un prostitué, lui sont conférées par la complicité du journal. Et son efficacité ne fait aucun doute : si l'on en croit cet article, ce mouvement (« European Network of Male Prostitution ») est soutenu financièrement par le Conseil de l'Europe.

Il est important de saisir que la désymbolisation dont nous parlons ici n'est pas seulement le signe d'une altération profonde du psychisme des pervers, proche d'un handicap (comme par exemple ce qui est aujourd'hui décrit chez les enfants sous le nom de Syndrome d'Asperger ou autisme de haut niveau⁽²⁰⁾ ou de l'*alexithymie* des patients psychosomatiques, tous patients auxquels l'accès à un registre symbolique est malaisé, voire impossible). En fait de désymbolisation, nous avons ici à faire à une *dynamique interpersonnelle désymbolisante*, une *action psychique*, ayant pour finalité la déprédation de l'autre. Dans l'exemple du journal, le

lecteur ne peut qu'être troublé, insidieusement déstabilisé dans son système de valeurs auquel il adhérerait implicitement jusque là. À l'instar de toutes les victimes qui se sentent coupables, c'est lui qui va peut-être discrètement s'interroger sur sa vision des choses et se reprocher de ne pas être adéquat, moderne ou « tolérant ». Si nous forçons le trait, mais à peine, nous pouvons aller jusqu'à imaginer les efforts que ce lecteur pourrait même déployer pour abandonner des valeurs qu'il finit par croire inadaptées. C'est là une figure de *l'aliénation* du sujet névrotique à une doctrine perverse. Nous y reviendrons, mais nous pouvons d'ores et déjà retenir l'aspect *actif* de cette aliénation par la victime qui s'ampute elle-même de certaines instances internes : « *L'idéologie requiert que le sujet s'absente de ses énoncés* » écrit René Kaes (21). Pour paraphraser le titre du célèbre article de Searles, on pourrait ici parler de « L'effort pour se rendre pervers », révoltant aboutissement des manœuvres idéologiques perverses.

Il nous faut aussi insister sur l'aspect « lisse », inquestionnable, évident de cette présentation de faits pervers, ici en l'occurrence dans ces journaux (encore une fois, tout à fait ordinaires). Il est, à la longue, apparu comme un élément redoutable et récurrent dans le dispositif de ce qu'on peut considérer comme une attaque du surmoi collectif. Dans un registre plus restreint, celui de notre consultation, nous en avons décrits maints cas de figure : certains, infimes, comme ces patients qui, dédaignant la salle d'attente, nous attendaient juste de l'autre côté de notre porte de secrétariat, suscitant un certain étonnement chez nous à son ouverture, étonnement qu'ils contemplaient *en toute innocence*, comme un spectacle, à eux étranger. D'autres, plus manifestes, comme ces récits scabreux tenus par certains patients, toujours sur le ton de *l'évidence* la plus stricte. Nous avons décrit de nombreux exemples de cette dynamique ainsi que de l'attitude thérapeutique qui nous semblait la plus judicieuse (22, 23). Le paradoxe de ces situations veut que si nous relevons la violence qu'elles contiennent, nous nous heurtons à un surcroît de déni, éventuellement moqueur ou dédaigneux, mais que si nous ne la relevons pas, nous passons pour l'admettre et nous nous en faisons les complices.

Ces formes de perversions devraient être distinguées des formes manifestes, explicites, telle celle revendiquée haut et fort par un Sade. Ces perversions « lisses » ou « ordinaires » ou perversions *l'air-de-rien* nous apparaissent bien plus redoutables. Elles laissent leurs auteurs encore plus immuns, candides et elles sont bien plus difficiles à percevoir. Les journaux suisse romands dont nous parlons en sont un bon exemple, avec leurs articles pornographiques disséminés dans un contenu rédactionnel par ailleurs plutôt strict. Cette aspect *pseudo* banal nous renvoie aussi au concept de « banalité du mal » d'H. Arendt dont il pourrait être une élaboration.

Pour revenir à la sexualité et à nos exemples, on saisit comment, privée de ses limites protectrices, elle voit son sens progressivement dénaturé. Il est à noter, au sujet des limites, que cette « *pansexualisation* » polymorphe de l'espace social est dans la droite ligne de ces climats hyperérotisés caractéristiques des familles incestuelles. Dans ce sens, il semble devenu aujourd'hui intolérable que quiconque se dérobe à l'exercice soi-disant impératif de sa sexualité. Les handicapés, les prisonniers, les prêtres, les patients hospitalisés, les personnes âgées comme les jeunes de tous âges, aucune catégorie n'échappe à cette « envahissante sollicitude », prête à les défendre contre toutes les formes de ce qui est désigné comme une répression sexuelle intolérable. Cette sorte d'obligation de sexualité prend volontiers une tournure légaliste et victimaire, revendiquant des modifications d'une loi décriée comme inique. Cette obsession, si bien brocardée par Philippe Muray (24), qu'on retrouve régulièrement dans ces mouvements – toujours apparemment bien intentionnés – ne va pas sans évoquer le jeu bien connu des pervers avec la Loi, à la fois recherchée et bafouée. Ce paradoxe devrait d'ailleurs être bien mieux appréhendé par le législateur qui ne saisit pas toujours à quel point ces re-

cours constants à son arbitrage sont bien moins innocents qu'il n'y paraît et constituent en réalité un moyen de dénaturer la notion même de loi.

D'autres formes de dégradations très inquiétantes du fantasme de scène primitive sont encore à mentionner. Nous pensons à certains agissements ou manipulations invraisemblables qui s'effectuent aujourd'hui dans le champ de la *procréation*. Régulièrement avancés, eux aussi, pour le bien des parents ou de l'humanité, donc intouchables à l'abri d'une idéologie apparemment généreuse et, surtout, *progressiste*, ces manœuvres sont souvent en réalité le fruit direct et transposé dans la réalité de fantasmes infantiles dont l'aspect délirant ou pervers est évident à quiconque n'est pas de mauvaise foi *. Pères, mères, enfants, spermatozoïdes centrifugés, embryons congelés, ovules vendus, transplantés ou clonés, sont les éléments d'une sarabande que l'on peut qualifier de folle, ou plutôt, disons-le carrément, d'obscène (certains auteurs l'ont qualifié de « procréation bouchère » (25)). René Kaes a d'ailleurs lui aussi noté que

« par plusieurs traits, l'idéologie s'apparente à la théorie sexuelle infantile, elle y prend souche mais ne s'y réduit pas. Par d'autres traits, elle s'apparente aux formations du délire » (26).

Il n'est donc guère étonnant que ces fantasmes soient mis en pratique sans qu'aucune objection ne parvienne à les brider. Les convictions délirantes sont en effet connues pour leur intransigeance qui les rend imperméables à toute argumentation critique ou confrontation à la réalité. Mais d'autres mécanismes de sidération de l'esprit sont à l'œuvre : outre les paradoxes déjà mentionnés, ces *fantasmes réalisés* relèvent, selon nous, de ce que Racamier appelait des « *délires dans la réalité* » : ils se dissimulent à l'intérieur de certains thèmes de la vie ordinaire et deviennent ainsi malaisés à démasquer (Racamier les illustre avec « le tyran qui délire dans son peuple »). Cette difficulté a aussi été décrite, sous un angle un peu différent, par Micheline Enriquez, dans ses observations sur la transmission intrafamiliale du délire : la phase aiguë, expliquait-elle, est encore supportable par l'enfant qui peut distinguer délire et réalité. En revanche, plus pénible est la phase chronique qui suit, où le délire, qui infiltre tout le discours parental, est plus difficile à séparer de la réalité (27).

Enfin, un autre mécanisme peut être relevé, qui lui aussi, entrave la pensée : le *jeu sur le sens des mots* : après tout, « qu'est ce qu'un couple ? », demandent les pervers ; « et un mariage ? », « un père ? », « un rapport sexuel ? » ou « un enfant ? » (on pense par exemple au concept très en vogue de « fonction paternelle » qui tend à évincer le véritable père au point de pouvoir être assuré par n'importe qui, le voisin ou même une femme). Cette confusion sert assurément les buts des idéologues pervers, nombreux malheureusement dans le domaine de la vie affective et sexuelle. « *Les mots sont détournés de leur signification de la même façon que dans les perversions les choses sont détournées du but qui leur est propre* » (28). Ces confusions instaurées ont des conséquences graves. Il y a cinquante ans, à un autre niveau, Hannah Arendt l'avait aussi bien compris, elle qui écrivait que « *le sujet idéal du règne totalitaire n'est ni le nazi convaincu ni le communiste convaincu, mais l'homme pour qui la distinction entre fait et fiction (la réalité de l'expérience) et la distinction entre vrai et faux (les normes de la pensée) n'existent plus* » (29). Un autre auteur, Denis de Rougemont, en donnait dès 1942, une description saisissante, dans un chapitre intitulé *Le Faussaire* :

« Beaucoup de gens pensent que le Führer doit être très méchant pour faire ainsi la guerre à tout le monde. Mais ce n'est pas sa plus ou moins grande méchanceté qui est en

* Tel le cas, évoqué au cours d'un congrès de psychanalyse, de deux femmes lesbiennes sollicitant l'autorisation d'un expert (?) pour prélever l'ovule de l'une, le féconder avec un spermatozoïde anonyme et implanter l'embryon ainsi obtenu dans l'utérus de l'autre, le tout visant à contrefaire au mieux un engendrement hétérosexuel, chacune des deux partenaires se trouvant ainsi impliquée d'une façon ou d'une autre dans l'obtention de cet enfant.

cause. Ce n'est pas elle qui serait particulièrement diabolique. Ce sont les justifications qu'il en donne, et c'est l'espèce de douceur médiumnique dont il la revêt aux yeux de son peuple.

Ce n'est pas d'envahir un petit pays qui est diabolique, cela s'est fait de tous les temps, c'était, si l'on peut dire, égoïsme normal, soif de richesses, vulgaire impérialisme ; ce qui est diabolique, c'est d'appeler cela « consolider la paix » ou « fonder le nouvel ordre ». Ce n'est pas d'annexer la Tchécoslovaquie qui est diabolique, mais c'est de le faire au lendemain d'un discours où l'on invoque « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. » Ce n'est pas de transformer le territoire du voisin en champ de carnage et de bombardement, mais c'est d'appeler ce champ de mort « espace vital » (...). Ce qui est proprement diabolique, c'est moins de faire le mal, que de le baptiser bien, quand on le fait. C'est de vider tous les mots de leur sens, de les retourner et de les lire à rebours, selon la coutume des messes noires. C'est d'invertir et de ruiner par l'intérieur les critères mêmes de la vérité. Et c'est enfin d'aller loger le mensonge, de préférence, dans une parole de vérité ! » ⁽³⁰⁾

2) La castration

On connaît cette crainte d'une menace paternelle que vit l'enfant, particulièrement le petit garçon, qui va l'amener au renoncement pulsionnel incestueux, et, partant, à la reconnaissance de la différence des générations et des sexes. Moteur du refoulement, elle va engendrer la culpabilité et se trouver transposée sous forme symbolique dans toutes les notions évoquant l'idée d'une *limite*, d'un terme. Et ce sont bien là les concepts honnis par les personnalités perverses. Ainsi, vont-elles régulièrement taxer la culpabilité de « judeo-chrétienne » – ce qui d'ailleurs n'est pas faux – mais surtout d'inutile et néfaste, devant être éventuellement extirpée par une thérapie. Cette conviction de la nécessité d'une « *jouissance sans limites* », qui ne s'est jamais démentie depuis Wilhelm Reich et Mai 68, malgré son ineptie aussi, trouve encore aujourd'hui de nombreux sectateurs passionnés (comme Michel Onfray, partisan d'un « érotisme solaire », qui prétend « en finir avec la monogamie, la fidélité, la procréation, la famille, le mariage et la cohabitation associés ») ⁽³¹⁾.

Le *mariage*, en tant que limite imposée à la sexualité, et en tant que structure de base d'une famille, se trouve bien sûr aussi sous le feu de ces idéologues. On pourrait en voir une illustration dans la dramatique histoire de Marie Trintignant, dont la vie familiale chaotique et passablement incestuelle, a régulièrement été présentée par les médias comme celle d'une « femme émancipée », « moderne ». De plus en plus de patients évoquent une vie débauchée comme une évidence banale et même légitime : ils créent sans discontinuer des familles qu'on appellerait « multirecomposées » aux limites de moins en moins définies, dans lesquelles les ex-maris côtoient les futurs amants, lorsqu'ils n'épousent pas leurs anciennes belles-filles (Woody Allen). Ainsi, l'une de nos patientes vivait-elle en « parfaite harmonie » avec son ex-mari, son compagnon actuel, l'ex-femme de celui-ci, actuellement compagne de son ex-mari – et leurs enfants ! Bon nombre de patients évoquent des familles dans lesquelles les rôles, fonctions et identités sont déclarés (idéologiquement) permutables, interchangeables quand ils ne sont carrément pas prétendus égaux (un père = une mère)⁽³²⁾. L'idéologie perverse moderne attribue à cette dévastation une valence positive (« ouverture », « moderne », « souple », « tolérance »).

Ces histoires sont en réalité les fruits d'une *fuite en avant* pathétique, particulièrement pour les enfants auxquels sont déniés les besoins élémentaires de stabilité relationnelle et affective. Les médias qui les présentent comme normales jouent un rôle significatif dans la diffusion de

ces idéologies perverses. La dégradation des structures, à la fois sociales, psychologiques ou morales qu'elles proposent, aboutit à ces figures de la mégalomanie (Moi idéal) où tout paraît possible, *sans limite*. En réalité, l'Œdipe en tant qu'organisateur, nous apprend au contraire que l'intériorisation de nos limites fait partie d'une personnalité mûre. De façon similaire, une société œdipienne devrait aussi pouvoir les affronter et les accepter, voire se les imposer. Jean Laplanche avait d'ailleurs bien décrit la valeur positive de la castration :

« *La peur de castration, corrélative de cette menace, ne serait pas purement négative. Elle aurait une fonction positive, rassurante, ou tout au moins stabilisante : celle de transformer une angoisse innommable en une peur, elle, parfaitement cernable ; la menace d'une destruction absolue, d'une perte de soi-même, se transformant alors dans le risque, terrible mais limité, d'avoir à sacrifier la partie pour le tout.* »³³

C'est bien cette rage contre toutes les bornes et les frontières que nous percevons derrière les innombrables versions des idéologies dites de la transgression. Que ce soit dans le domaine des mœurs, des arts ou de la science, le « dépassement des limites » (des fameux « tabous ») est aujourd'hui souvent considéré comme la cause évidente à laquelle tous devraient immanquablement adhérer. Aucune pensée véritable n'apparaît dans ces élans et encore moins de questionnement sur l'éventuel rôle protecteur et structurant de ces tabous. Et, surtout, tout contradicteur se voit invariablement taxé de traditionaliste, passéiste ou réactionnaire. Alain Finkielkraut, parmi un nombre croissant de penseurs agacés, s'insurge contre ces exaspérants procès d'intention, qui assaillent quiconque n'abonde pas dans le sens des projets séducteurs et démagogiques : « *On a toujours raison de réformer* » ironise-t-il, « *et tout le reste, ajoutent les réformateurs, n'est qu'immobilisme, corporatisme, conservatisme et ringardise* »⁽³⁴⁾.

Quelles sont les stratégies utilisées pour contrevenir à ces limites ? Outre ce « procès en ringardise », mentionnons

- l'*érosion progressive* des repères, par exemple moraux (la rapidité avec laquelle les indignations contre la « TV-réalité » se sont tues),
- leur *confusion* (entre bon et mauvais – cf. certaines écoles de philosophie dites « du relativisme moral » que Karl Popper déplorait (« *Tout se vaut, tout est relatif, tout est question de civilisation, d'époque, etc.* » : *ce relativisme est la plus grande menace planant sur notre société* »)⁽³⁵⁾,
- leur *discrédit* et la *séduction mégalomaniaque* (cf. l'idéologie de la « transversalité » chère à certains dirigeants universitaires),
- ou leur *abandon* pur et simple, prôné par pseudo-réalisme* : « Ça ne sert à rien d'interdire parce qu'
 - ils le feront de toutes façons,
 - ils le feront ailleurs (mères porteuses, clonage),
 - ils le font déjà (homoparentalité),
 - ce n'est de toutes façons pas très important » (« désignification » des deux alternatives : par exemple « Mariés ou non n'a pas d'importance »).

Cette volonté d'abolir toute limite trouve aussi une autre forme d'expression, basée sur l'idéologie de la « transparence ». Ce terme, aujourd'hui exalté dans des domaines aussi variés que les révélations d'adultère, les « chartes d'entreprises » ou la conduite de l'État (l'ancienne « perestroïka »), sert d'alibi moral paradoxal à un grand nombre d'abus sordides

* Pseudo-réalisme dénoncé déjà par Georges Bernanos en 1944 « ... car le Réalisme est précisément le bon sens des salauds. Lorsque, au temps de Munich, Jean Cocteau criait : « Vive la Paix honteuse ! », il prouvait une fois de plus que le Réalisme n'est qu'une exploitation, une déformation du réel, un idéalisme à rebours. » (*La France contre les robots*, Plon, 1970), Une politique similaire a longuement prévalu dans notre pays dans l'abord de problématiques comme la drogue.

exhibés sans vergogne (dans le domaine conjugal : « Mon mari me trompe, mais il a toujours été très honnête, il me l'a dit dès le début »).

Enfin, on ne saurait conclure ce chapitre sur la castration, sans mentionner les attaques effarantes menées depuis une cinquantaine d'années contre les hommes en général, les *pères* en particulier et, incidemment contre leur pénis, « *ce morceau de chair de quelques centimètres* » dixit la féministe Andrea Dworkin, citée dans *Fausse route* d'Elisabeth Badinter.

3) L'Œdipe

Nous avons déjà évoqué diverses formes de combats contre ce complexe nodal de la culture. Nous avons saisi, avec Jean-Pierre Caillot, que normalement l'interdit de l'inceste n'est évidemment jamais formulé en tant que tel, mais s'exprime dans la famille comme dans la société, à travers de multiples *transpositions symboliques*. Cette nécessité, qui respecte le refoulement, nous paraît devoir être soulignée, en fonction d'attaques à la sexualité de type *paradoxal* qui s'en prennent précisément au refoulement.

Ainsi, on constate que différents mouvements qui se posent en « défenseurs de la sexualité », vont émettre des déclarations si crues qu'en réalité, ces représentations ne pourront qu'envahir et aliéner ceux qui vont les subir. Ces mouvements sont orchestrés à grande échelle, sous forme de campagnes souvent légitimées par la mise en avant de valeurs que personne n'oserait contester (la santé, l'égalité des sexes etc.). En Suisse par exemple, nous faisons l'expérience de *campagnes incessantes et ubiquitaires de « prévention du sida »*. Des équivalents très peu (voire pas du tout) symboliques de pénis en érection sont affichés sur de gigantesques panneaux publicitaires. Ils vantent les vertus du préservatif et sont toujours associés à des slogans au mieux ambigus : « *Si tu pars en vacances, n'oublie pas ton préservatif* », « *Fais ce que tu voudras, mais avec un préservatif* » etc. Ces messages racoleurs véhiculent l'idée qu'en mettant un préservatif on peut laisser libre cours à ses désirs et faire l'économie de la frustration, de la culpabilité et de la morale, toutes valeurs qu'ils abhorrent viscéralement et qu'ils s'emploient à bannir de la société ⁽³⁶⁾. Ces démonstrations, auxquelles nul ne peut se soustraire, qui portent le sceau de l'officialité d'un département gouvernemental, détruisent en réalité ce qu'elles prétendent protéger. Cette stratégie paradoxale se retrouve dans un grand nombre de manœuvres perverses. On peut aussi la voir comme la perversion d'un pare-excitation rendu stimulant.

Ces paradoxes ont en tout cas pour effet non seulement de sidérer ceux qui y sont exposés, notamment dans leur pensée critique, mais surtout de les amener à un activisme aussi aveugle que stérile. Nous l'avons dénoncé en son temps dans un autre cas de figure ⁽³⁷⁾ : une campagne paradoxale qui, prétendant parer à la violence dans le couple, s'attaquait en réalité au lien conjugal et, au-delà, au lien social entre les femmes et les hommes, ceux-ci déclarés violents (donc coupables) par le seul fait de leur appartenance biologique au sexe masculin. Notons ici encore que ces campagnes ont eu des retombées immédiates dans le sens de divers remaniements des lois.

4) Le surmoi

« Car tuer Œdipe, tuer la réalité, c'est aussi tenter de tuer le sur-moi, héritier d'Œdipe. Et les cinéastes qui, de façon répétée, montrent les prodromes du nazisme s'inscrivant dans le succès remporté en Allemagne par les cabarets de travestis, ne s'y sont pas trompés : la mort d'Œdipe ouvre les portes de la nuit. »

On sait cette instance particulièrement étrangère aux pervers. Soit elle ne leur dit rien, soit ils l'ont carrément en horreur, l'assimilant vraisemblablement aux lubies parentales arbitraires et sadiques dont leur enfance a été peuplée. C'est donc dire que tout ce qui est de l'ordre de la loi, de l'autorité ou des valeurs morales va éveiller chez eux une suspicion ou une hargne considérable. Certains vont s'employer à transformer cette instance en un surantimoi, formation qui, sous des airs interditeurs, se révèle en réalité excitante, donc favorisant l'agir des pulsions plutôt que leur refoulement (l'exemple du slogan « Fais ce que tu voudras, mais avec un préservatif » pourrait en être un exemple).

Mais ces attaques vont aussi se porter sur d'autres versants du surmoi. Cette instance, en effet, constitue un *lien essentiel entre les générations*. En tant que le fruit d'une identification au surmoi des parents*, elle est le fil rouge qui donne aux générations qui se succèdent une cohérence par rapports aux valeurs et aux idéaux transmis. Ces racines culturelles et morales sont régulièrement dénigrées par les pervers qui les font passer pour des vestiges obsolètes dont il faut se débarrasser. C'est en définitive tout le passé qui se trouve ainsi déprécié, au profit d'un futur enchanteur. On pense bien sûr à tous ces slogans qui promettent des « lendemains qui chantent » ou autres « avènements radieux » pour reprendre le titre d'un livre célèbre d'Alexandre Zinoviev, mais bien d'autres exemples contemporains vont dans ce sens, comme cette affiche d'un centre de conseil conjugal canadien qui affirmait sans ambages que « *Le passé, c'est le problème, le futur, c'est la solution* ». Ce dénigrement du passé est d'ailleurs implicite dans d'innombrables idéologies modernes qui prétendent, pour notre bien à tous évidemment, « changer les comportements », « réinventer » le monde et de nouveaux rapports humains, balayant d'un revers de main rien de moins que 3000 ans de civilisation universelle.

Cette *rupture des liens générationnels*, ou du moins leur affaiblissement, a des conséquences considérables sur la société qui se retrouve un peu dans l'état d'un bateau sans la quille qui en assure la stabilité et qui lui permet d'avancer. La déficience des liens transgénérationnels, diachroniques va amener une sorte d'effet de compensation dans une intensification des liens d'ordre fraternel ou d'alliance, synchroniques. Toutefois, par leur aspect contractuel notamment, ceux-ci sont beaucoup plus précaires, beaucoup plus susceptibles d'être rapidement modifiés ou dénoncés. Une patiente, qui devait partir faire un stage aux États-Unis, avait une peur panique que ses amies l'oublient pendant son absence. Elle avait besoin de leur téléphoner compulsivement. C'est une angoisse de ce type qui nous semble perceptible derrière bon nombre de ces comportements qui voient des personnes se téléphoner sans discontinuer, tout en vacant d'ailleurs à d'autres activités, voire en compagnie d'autres amis (on peut aussi le voir comme un jeu pervers qui porterait sur les catégories de présence et d'absence de l'autre).

La dislocation des liens générationnels va aussi encourager divers mouvements de masse, idéologiquement manipulés. Paul Valadier, un jésuite et professeur de philosophie, relève très justement qu'il n'y a jamais de vide éthique et que donc, « *la disparition ou l'affaiblissement de certaines valeurs éthico-morales ne va pas sans l'apparition, souvent cachée ou sournoise, de nouvelles valeurs qui ne disent pas leur nom* », ce qu'il voit comme un « *nouvel ordre moral* » qui « *impose des manières de faire par la pression de l'opinion (conformisme) ou par celle de la contrainte sociale ou étatique* »⁽³⁹⁾.

* « *Le surmoi de l'enfant ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du surmoi de ceux-ci ; il s'empile du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations* » (Freud S., Nouvelles conférences sur la psychanalyse (1932) Gallimard (1936).

Le surmoi est en effet une formation collective et c'est donc à des moyens collectifs que vont avoir recours les pervers pour le démanteler. Depuis une cinquantaine d'années, ces moyens ont explosé, faisant de la *manipulation des masses* une véritable science en vue. Les médias modernes sont malheureusement tout à fait idoines à la volonté des personnalités perverses d'externaliser leurs conflits internes (deuils, angoisses primitives, conflits) et de les faire incarner dans des collectivités. On en voudrait pour preuve tragicomique les psychodrames planétaires que nous ont valus la mort de lady Di*, celle de la mère Térésa (les deux furent parfois confondues), le « Bug de l'an 2000 † », la « guerre de l'anthrax‡ » ou autres « street parades » ou euphories factices organisées de main de maître d'un bout à l'autre de la planète. Ces manœuvres parviennent à réduire l'humanité à une sorte de « masse moïque » indifférenciée, pour reprendre ce terme si parlant de Murray Bowen, propice à une diffusion sans frein d'émotions aussi brutes que contagieuses.

On sait que la manipulation des masses par les médias a connu son véritable essor depuis la deuxième guerre mondiale. Goebbels prétendait « jouer de l'âme humaine comme on joue du piano » (40). Depuis, ces médias sont devenus omniprésents et forment un bain § dans lequel nous évoluons, parfois candidement, alors qu'il est le lieu de prédilection des pervers en tous genres. Il n'en est même plus fait mystère, si l'on en croit les déclarations du directeur d'une chaîne de télévision française, qui ont, naguère, défrayé la chronique:

« Le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. (...) Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de ce cerveau humain disponible. »(41)

Dans l'essai que le philosophe Jacques Bouveresse a consacré à Karl Kraus, il relève que cet écrivain satirique contemporain de Freud, « estimait déjà que le pouvoir exorbitant qu'était en train d'acquérir la presse à son époque eût nécessité un sens moral et un sens de la responsabilité exceptionnellement élevés, alors qu'il est malheureusement, pour l'essentiel, entre les mains de ce que Kraus appelle des “avortons moraux”. » (42)

Considéré sous l'angle de la perversion, on comprend mieux pourquoi ce « quatrième pouvoir » si puissant, au point qu'il semble souvent tenir le monde politique dans sa main, n'admet aucune limite, aucune autre règle que les scores de ventes ou le fameux « audimat » (contrairement au monde politique, lui, bardé de structures, et dont chaque pouvoir est contrebalancé par un contrepouvoir démocratique). Le bombardement de séduction et de frayeur alternés éblouit les consommateurs névrotiques, puis les fixe à cette dynamique de stimulations incessantes et trépidantes. Ce bain médiatique a, à nos yeux, un rôle important non seulement dans la diffusion d'une éventuelle idéologie perverse, mais aussi dans l'entretien d'une dose d'*excitation* analogue à ce que nous avons appelé la « *tension intersubjective perverse* » caractérisant les familles incestuelles. Ces dernières apparaissent en effet comme perpétuellement menacées de *dissolution* ; en l'absence de véritable cohésion libidinale (liens affectifs), la seule force unitaire consiste en une *excitation* qui doit être constamment réactivée. Cette forme de relation-non-relation maintient chaque membre en état d'alerte, rivé à ses

* diffusée par 47 télévisions nationales en boucle.

† Pour lequel un « Observatoire national » avait par exemple été créé en France ainsi qu'un plan *Biotox* d'un budget de 400 millions de francs.

‡ 5 morts, intoxiqués par un savant, américain.

§ « Nous sommes chaque jour soumis à plus de sept mille messages publicitaires (...) En France, plus de vingt milliards d'euros sont investis par an dans la publicité – trente fois plus que le budget du ministère de l'Environnement. » (Groupe Marcuse *De la misère humaine en milieu publicitaire ; comment le monde se meurt de notre mode de vie*, Ed. La Découverte, Paris 2004). En 2004, les français ont passé 3h22 par jour en moyenne devant leur écran de télévision.

étroits besoins narcissiques et paniqué par des angoisses très profondes de se voir « exclu », et même *exclu du genre humain*. Ici encore, il est aisé de faire le parallèle avec les angoisses qui peuplent l'inconscient des pervers, eux qui ont souvent été considérés par leurs parents comme des objets ou au mieux, des animaux étranges.

Il est peut-être intéressant d'associer ce sujet avec la faveur dont jouissent actuellement à la télévision les jeux mettant justement en scène des « exclusions » sadiques de protagonistes. On retrouve d'ailleurs ce scénario dans bien d'autres domaines (Université, entreprises...) dont les membres se voient de plus en plus menacés d'être rejetés dans un « *No-man's land* », jusqu'à constituer une nouvelle catégorie, les « exclus ».

C) Le suicide par procuration

Les différentes idéologies que nous avons entrevues ne sont en réalité que des mystifications ; elles n'ont aucune visée politique réaliste ou créative, elles ne correspondent qu'à des jeux de l'esprit stériles, équivalant en général à bousculer ou inverser les catégories existantes. Elles conjuguent la dangerosité de leur paradoxalité à celle d'une dissimulation et d'une diffusion anonyme qui rendent leur identification difficile.

En définitive, on peut affirmer que, derrière des placages séducteurs, elles n'ont d'autre dessein que la destruction : des valeurs, des liens, du psychisme et des individus. Cette destructivité peut maintenant être considérée à la lumière de nos réflexions sur la perversion et de cette phrase, déjà citée, de Masud Khan :

« Le pervers ne se connaît qu'au travers de l'actualisation de ses intentions par la victime. (...) Le pervers demeure le spectateur des actions accomplies par l'intermédiaire de l'autre ».

Nous pouvons maintenant la compléter en avançant que ce que le pervers va amener l'autre à faire à sa place, c'est essentiellement à perpétrer son propre anéantissement, autrement dit à se suicider. Janine Chasseguet-Smirgel a décrit⁽⁴³⁾ la fascination qu'exerce le suicide sur le pervers. Elle y analyse l'idée qu'il a de détruire son corps, en tant qu'organisme structuré ou hiérarchisé, ainsi que le concept d'un sadisme retourné en un mouvement « sacrificiel », recherchant l'impossible purification d'un corps irrémédiablement souillé, le tout au service d'un narcissisme assoiffé de réparation. Dans notre optique, ce suicide pourrait être délégué, exporté chez les autres, le pervers y assistant en tant que spectateur détaché – lui-même en quelque sorte déjà mort psychiquement.

Bien des variantes macabres de cette dynamique pourraient être décelées. Ce suicide « exporté » pourrait se vouloir délibérément « incomplet », pour jouir de la dégradation infligée. La victime devrait résister, pour en accroître le plaisir. Elle ne devrait pas disparaître, mais plutôt subsister à l'état proche de la mort, par exemple déshumanisée, avilie, vidée de son sens. Sous cette forme, elle pourrait même être utilisée en tant que fétiche par le pervers qui s'attribuerait alors le triomphe de se poser en défenseur de sa victime. Des systèmes proprement machiavéliques ont été déjà décrits dans la littérature, dans lesquels les victimes s'entretuent sans qu'il n'y ait pratiquement plus besoin d'aucune intervention maligne extérieure⁴⁴. Dans quelle mesure un parallèle se justifierait-il avec la mode actuelle des « télérealités » dans lesquelles les réalisateurs semblent se contenter d'organiser le théâtre de victimes et bourreaux, de voyeurs et d'exhibitionnistes – et d'encaisser les bénéfices ?

La médecine légale paraît connaître d'autres formes de ce « suicide par délégation », comme celle qui implique des policiers (« suicide par policier interposé ») ; Simenon en a décrit une autre variante dans *Lettre à mon juge* où l'assassin confesse qu'il a étranglé pour répondre à une invite tacite de sa victime. Mais dans quelle mesure ces actes ne sont-ils pas aussi à envisager en tant qu'aboutissement de vœux criminels émanant de leurs propres parents, souvent pervers ?

Ce suicide par délégation pourrait encore être envisagé comme la solution à un dilemme épouvantable, le pervers souhaitant « s'achever » (accomplir les vœux de mort dont il a été l'objet) mais ne disposant plus que d'un moi exsangue, bien incapable d'assumer des désirs et des responsabilités en général, et ceux-là particulièrement. Masud Khan en avait d'ailleurs décrit une variante dans son étude de *l'Idiot* de Dostoïevski :

« Le suicide par l'intermédiaire de l'Autre, telle pourrait être la définition de certains meurtres. Un individu qui a épuisé le stock de clowneries qui lui permettait d'assurer son autosubsistance et son autoguérison en recourant à des distractions extérieures ou à des hallucinations internes, éprouve le besoin de se suicider, mais en est incapable. Il trouve alors une « victime » qui le tuera, mettant ainsi fin à cette souffrance insupportable de non-être. » ⁽⁴⁵⁾

Crimes et suicides apparaissent en tout cas indissolublement liés dans une logique particulièrement morbide, ce que Racamier avait déjà incidemment relevé ⁽⁴⁶⁾

Ces pistes de réflexions seraient-elles de nature à mettre un peu de lumière dans certaines affaires dont tout un chacun a amplement mais indistinctement perçu certains aspects scabreux ou malsains, comme l'exemple évoqué du meurtre de Marie Trintignant ?

Ce qui nous apparaît pour notre part est l'étrange équation qui lie le pervers au groupe de personne sur lequel s'effectue l'expulsion de cette pulsion suicidaire. Plus ce groupe est important, plus le pervers se sent probablement immun (et a du plaisir). Les médias nous semblent jouer un rôle indéniable dans l'implantation de ces scénarios de mort, à travers une séduction d'ordre pervers notamment ou de pseudo-idéologies proches d'un délire collectif.

Ces perspectives peuvent paraître bien sombres à un lecteur laïc. Elles n'effraieront en tout cas aucun véritable thérapeute qui sait bien que ce n'est pas en édulcorant la maladie qu'on la soigne, mais au contraire, en l'observant et en la décrivant dans ses aspects les plus malins. C'est bien en tout cas dans ce sens que nous nous sentons soutenus par notre maître Freud lui-même, qui avançait déjà que

*« Dans le cas de la névrose individuelle, le premier point de repère utile est le contraste marqué entre le malade et son entourage considéré comme « normal ». Pareille toile de fond nous fait défaut dans le cas d'une maladie collective du même genre ; force nous est de la remplacer par quelque autre moyen de comparaison. Quant à l'application thérapeutique de nos connaissances, à quoi servirait donc l'analyse la plus pénétrante de la névrose sociale, puisque personne n'aurait l'autorité nécessaire pour imposer à la collectivité la thérapeutique voulue ? En dépit de toutes ces difficultés, on peut s'attendre à ce qu'un jour quelqu'un s'enhardisse à entreprendre dans ce sens **la pathologie des sociétés civilisées** ». ⁽⁴⁷⁾ »*

Bibliographie

- ¹ Arendt H. *Qu'est ce que la politique ?* Ed Seuil, Paris (1995).
- ² Orwell G. *1984*, Gallimard, Paris (1950).
- ³ Toqueville Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, [1835-1840], tome II, Folio Histoire, 13 (2000).
- ⁴ Foulkes S.H. *Psychothérapie et analyse de groupe*, Payot, Paris (rééd. 2004).
- ⁵ Jacobson E., *Psychotic Conflict and reality*, Londres - New-York, Hogarth Press (1967).
- ⁶ Khan M., *Figures de la perversion* Payot Paris (1979).
- ⁷ Assoun P.-L. *Le couple inconscient* Anthropos, Economica, Paris (1992).
- ⁸ Meltzer D. *La Tyrannie*, in R. Kaes, *Psychanalyse du lien tyrannique*, Dunod, Paris, (2003).
- ⁹ Carvajal G., Educació n perversa o el arte de la corrupció n *Rev. De Psicoanà lisis*, Associació Psicoanalítica Argentina, Numero especial International (2000).
- ¹⁰ Kernberg O. *L'évolution paranoïaque dans les organisations* in Kaes R., *Souffrance et Psychopathologie des liens institutionnels*, Dunod, Paris, (1996).
- ¹¹ Bonnet G. *Défi à la pudeur ; quand la pornographie devient l'initiation sexuelle des jeunes*, Albin Michel, Paris (2003).
- ¹² Racamier P.-C. *Cortège Conceptuel*, Ed. Apsygée, Paris (1993).
- ¹³ Hurni M. et Stoll G. Perversion narcissique dans les couples, *Revue française de Psychanalyse No 3* : 873-893.(2003)
- ¹⁴ Hurni M., et Stoll G., Psychose et perversion chez les couples et dans la société, *Groupal*, 14 p.142-161 (2003).
- ¹⁵ Hurni M., et Stoll G., Délires inapparents dans le couple, *Groupal*, à paraître (oct. 2005).
- ¹⁶ Racamier P.-C. De l'agir qui tait à l'action qui parle, 121-131, *Groupal* 4, (1998).
- ¹⁷ Eiguer A. *Le pervers narcissique et son complice*, Dunod, Paris, (1989).
- ¹⁸ Puget J, *Etat de menace et psychanalyse* in *Violence d'Etat et psychanalyse*, Dunod, Paris (1993).
- ¹⁹ Enriquez E., *De la Horde à l'Etat*, Ed Gallimard, Paris, (1983).
- ²⁰ Attwood T. *Le Syndrome d'Asperger et l'autisme de haut niveau*, Dunod, Paris, (2003).
- ²¹ R. Kaes, *Tyrannie de l'idée, de l'idéal et de l'idole. La position idéologique* » in *Psychanalyse du lien tyrannique*, Dunod, Paris, 2003
- ²² Hurni M., et Stoll G., *La haine de l'amour*, L'Harmattan, Paris, (1996).
- ²³ Hurni M., et Stoll G., *Saccages psychiques au quotidien*, L'Harmattan, Paris, (2002).
- ²⁴ Muray P. *Après l'Histoire II*, Les Belles Lettres, (2000).
- ²⁵ Legendre P. *Sur la question dogmatique en Occident*, Fayard, (1999).
- ²⁶ Kaes R. *Tyrannie de l'idée, de l'idéal et de l'idole. La position idéologique* » in *Psychanalyse du lien tyrannique*, Dunod, Paris, 2003
- ²⁷ Enriquez M. *Le délire en héritage* in Kaes R., *Transmission de la vie psychique entre générations*, Dunod, Paris (1993 et 2001).
- ²⁸ Chasseguet-Smirgel J. *Creativity and Perversion* Free Association Books, London 1984.
- ²⁹ Arendt H. *Le système totalitaire*, Ed. Seuil, Paris, (1972).
- ³⁰ de Rougemont D. *La part du diable* Ed. Brentano's New York. (1942).
- ³¹ Onfray M. *Théorie du corps amoureux*, Grasset (2000).
- ³² Anatrella T. *Le règne de Narcisse ; les enjeux du déni de la différence sexuelle* Presses de la Renaissance, Paris, 2005.
- ³³ Laplanche J. *Le primat de l'autre en psychanalyse* Flammarion, Paris, (1997).
- ³⁴ Finkielkraut A., La révolution cuculturelle à l'école, *Le Monde*, 18.05.(2000).
- ³⁵ Popper K. In : Les vrais penseurs de notre temps. Guy Sorman Paris: Fayard, (1989).
- ³⁶ Guillaume M. La prévention du sida à la lumière de l'incestuel, *Med & Hyg.*, Genève, 59, 402-404, (2001).
- ³⁷ Hurni M., et Stoll G : Une défense perverse méconnue : l'exportation des conflits intrapsychiques dans la société. Par exemple : une campagne décervelante, *Bulletin des Médecins Suisses*, Berne, 3, 54-57, 1997.
- ³⁸ Chasseguet-Smirgel J. *Œdipe et Psychanalyse d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat, (1986).
- ³⁹ Valadier P. *Morale en désordre*, Ed Seuil, Paris, (2002).
- ⁴⁰ Volkoff V., *Petite histoire de la désinformation*, Ed du Rocher, Paris (1999).
- ⁴¹ Le Lay, Y. *Les dirigeants face au changement*, Ed. du Huitième Jour, Paris, (2004).
- ⁴² Bouveresse J. *Schmuck ou le triomphe du journalisme ; la grande bataille de Karl Kraus*, Seuil, Paris, (2001).
- ⁴³ Chasseguet-Smirgel J. *Le corps comme miroir du monde*, PUF, Paris (2003).
- ⁴⁴ Kertesz I. *Le Refus*, Actes Sud, Paris (2002).
- ⁴⁵ Khan M. *Passion, solitude et folie*, NRF, Gallimard, Paris, (1985).
- ⁴⁶ Racamier P.-C. *L'Inceste et l'Incestuel*, Ed. du Collège, Paris, (1995).
- ⁴⁷ Freud S. *Malaise dans la civilisation* PUF, Paris (1976).